

La revue des Jeunes Reporters

Les Barbelés

d'Annick Lefebvre, mis en scène par Alexia Bürger

À peine avons nous le temps de poser un premier pas dans le petit théâtre de La Colline, que nous le quittons. Nous partons à la rencontre d'un personnage interprété par Marie-Ève Milot, qui épiluche inlassablement d'une tranquillité apparente et paralysante, une multitude de fruits en tout genre. Les pelures qui se ramassent, ont formé un petit monticule sur le sol.



Les Barbelés de Annick Lefebvre, mis en scène par Alexia Bürger ©Simon Gosselin

Tout banalement et simplement, cet individu se trouve dans une cuisine. Mais celle-ci est loin d'être si singulière... Arrachée, déracinée de son quartier "Full fleuri", même du reste du monde, elle porte une atmosphère tendue et glaciale avec ses bords bousillés. La pénombre qui l'entoure, semble prête à la dévorer. Cette noirceur affamée s'est déjà éprise des habits noirs corbeaux de notre comédienne. Mon regard se pose sur une

L'isolation, la solitude qui l'a tient est déjà saisissante.

Intrigante.

Prenante.

chaise haute qui est coupée en deux. De gauche à devant nous, le regard ab-

sent, routinier du personnage passe, circule dans sa vague à l'âme... Qu'attend-elle ? Que voit-elle ? Réfléchit-elle ? L'isolation, la solitude qui l'a tient est déjà saisissante. Intrigante. Prenante. Silence de la salle. La parole s'ouvre. Au début, le son de sa voix est doux. Quelquefois, il est fatalement amusé par cette chose "qu'on pense que ça se peut pas." De la brutalité surréaliste à nos certitudes sourdes, elle défriche une espèce d'inconscience prétentieuse de nous croire à l'abri de ce phénomène. Allant même jusqu'à nier son existence... Cela n'arrive qu'à notre voisin, au comptable, au bibliothécaire dont nous retenons l'image d'une vie ennuyeuse. A eux, on comprend que cela puisse arriver. A eux et seulement eux. Notre "soi" est à l'abri. On a tout vu, tout entendu. Ses propos secouent nos âmes aveugles et moqueuses... Comme un orage qui se prépare, ce réalisme grondant heurte et cap-

tive. La noirceur et la lumière blanchâtre amplifient les mots qui crescendo vont devenir de plus en plus frappants. Très vite, le ton s'écorche. Lors d'un accident juvénile, il s'enraye jusqu'à vouloir grimper le sommet d'une tonalité déchiqueté. S'enchaîne alors une gueulante assénée de se calmer "le pompon." Dont le ravale-ment de colère conduit instantanément à l'éveil, au choc, au bouleversement, à la prise de conscience la plus destructrice, la plus terrible que l'être humain avait, a ou aura à subir : celle de nos barbelés respectifs... Le dernier agrume se fait saigner... Sur une feuille placardée au réfrigérateur qui fait office d'une sorte de scanner, ses fils étaient déjà présents. Mais là, le dessin a continué à se tracer; ils poussent. Ils grimpent à vive allure. Dans un étouffement, sa bouche grande ouverte est comme sur le point de craquer. On dirait que ses yeux grands ouverts essaient de fuir leurs orbites. Cet instant me plonge dans un frisson mental sans précédent... Immédiatement, elle profite d'un bref souffle pour les freiner. Il faut les faire fondre, les faire cesser ! Avaler une bouteille de peroxyde en ravalant. Néanmoins, sans oublier de nettoyer la moquette qui est déjà tachée, à l'aide d'un produit ménager qui se fait tailler sur le champ. D'habitude, elle sait comment guérir. Mais non c'est trop tard, il faut parler, crier, hurler, cracher, vomir, vider ! La bouteille s'incline vers le bas, le sang coule sur une parcelle de carrelage...

Pendant une heure environ, Marie-Ève Milot va tout donner. Elle va nous dévoiler les souvenirs que la douleur de ses barbelés éveille. Douloureusement, une pointe de barbelé vient réveiller des flashes familiaux... Les traditions familiales qui nous empoisonnent l'existence avec ses interminables politesses d'une géante fausseté. L'image d'un barbecue où la lâcheté d'un proche l'oblige à se mordre la langue. Des disputes parentales habituelles où la tentative d'évasion l'a conduit à subir elle aussi, l'a conduit à être "une crise d'incapable" qui s'articule dans un écho. Les souvenirs surgissent, fusent;

ils sont tranchants. Ma pudeur m'aurait laissé me noyer dans mes larmes... Soudain, la douleur pique encore une fois ! La lumière blanchâtre revient ! L'individu répète ses premières phrases dites dans la conscience nouvelle de ses barbelés. Littéralement submergée, je l'écoute avec vivacité, avec présence. J'avais l'impression de me tenir au chevet de quelqu'un qui tentait d'éclater la purulence de ses plaies. D'une beauté noirâtre, le récit d'un souvenir amoureux qui est Justine vient

Dans cet état d'urgence d'une folie inégalable, d'une espérance inouïe comme une bouteille jetée à la mer, je ressens non pas comme un regret mais un oubli.

envahir son esprit. Délicatement écrit par l'auteur Annick Lefebvre et intensément raconté par Marie-Ève Milot, nous sommes au cœur de l'intimité la plus intime de ce couple. A son père, Justine est ce gros "fuck you" gaiement balancé au visage. Pour son cœur, elle est cette jouissance partagée qu'elle lui rend en se donnant "la permission de glisser là où la vie lui troue le cœur..." Également engagé, notre personnage habillé d'un t-shirt célèbre au Québec "Je suis féministe" nous peint un tableau de l'actualité sur la toile tissée des réseaux sociaux. Au milieu de soupçons mal placés, d'incompréhensions et de jugements intempestifs, la sincérité et la virtualité de son humanité gonflent ses tripes ! Jamais, elle n'a cessé de revendiquer ses valeurs et ses convictions. A croire que l'expression sociale et solidaire est beaucoup plus facile à révolter que ses traumas passés, présents qui vont l'achever.

Cinq minutes à peine. Bientôt son visage va se déchirer. Pour toujours, sa bouche va être clôturée. Pour la fin, la porte de la cuisine s'ouvre aux spectateurs; nous sommes là avec elle. Inutile d'essayer de cacher notre regard impuisant. De triturer nos mains comme pour atténuer sa fin tragiquement salvatrice. Écoutons ! Éveillons-nous avec elle ! Dans ces derniers moments, torturé(e),

une question vient se poser en son sang : "Pourquoi moi et pas l'autre ?" Cet autre vénéux qui lui mériterait de mourir dans de telles souffrances. Par exemple, ces politiciens peu ragoûtants et véreux; pourquoi pas eux ? Notre héros préfère couper net à ses pleurnicheries, à ses questions sans réponses. De toute manière, se vider de ses sanglots ou se rouler par terre ne la sauvera pas. Elle l'a bien compris. Une minute ou deux, la fin du début est proche. Oui, le début de l'es-

poir. Soudainement, la mort devient porteuse d'une transmission sur la vie qu'il faut s'atteler à déceler... Au creux de ses lèvres, plus aucun son ne sort et ne sortira... Véritable magnificence sans équivoque, cette pièce de théâtre m'a bouleversé. Pour moi, elle porte à bout de bras ce phénomène diaboliquement salvateur qu'est la rencontre avec nos barbelés respectifs. Ces meurtrissures que nous mettons sous scellés consciemment ou inconsciemment, en croyant aveuglément qu'ils ne referont jamais surface. Jusqu'au jour, où un événement les fait ressurgir pour venir nous exploser littéralement à la figure. Aux allures morbides, ils semblent vouloir notre désespoir. Puis quand vivre est plus fort que tout, une introspection devient possible. Une bonne fois pour toute, on éveille tout ce qui nous ronge sans se trahir, sans se mentir. Jusqu'à concevoir son existence avec eux. Pourquoi pas jusqu'à l'appriivoisement ? Transformer nos barbelés en "matériaux dont nous pouvons faire ce que nous voulons" pour reprendre une partie de la citation de Novalis. Mais dans cet état d'urgence d'une folie inégalable, d'une espérance inouïe comme une bouteille jetée à la mer, je ressens non pas comme un regret mais un oubli. Extirpée de mon bouleversement par la quotidienneté, cet oubli est venu frapper aux portes de ma mémoire

après la représentation. Dans le texte seul d'Annick Lefebvre, le sexe qui ne se définit jamais est superbement bien maîtrisé. Explicitement, nous ne savons jamais si nous avons à faire à "il" ou "elle." Tout de suite, cette attention m'a vraiment séduite. Elle porte un sens intense et judicieux. Par contre dans la mise en scène d'Alexia Bürger, pas un seul instant je n'ai retrouvé ce choix. Sans participer au sexisme ordinaire, j'ai vu une femme dans sa cuisine les cheveux attachés, comme pour être plus à l'aise dans sa corvée culinaire. Et sans tomber dans le clownesque, la virilisation de quelques instants de Marie-Ève Milot n'a pas su me replonger dans ce symbolique choix de non sexué, ni genré le personnage. Là, j'avais la possibilité de contempler un sexe. J'ai assisté aux crachats d'une femme.



Loïn d'être déstabilisante, cette faiblesse scénique ne tâche d'aucun façon cette heure sublime qu'il faut absolument vivre. Un simple détail qui restera éternellement bref. Tant l'émotion, la beauté, le bouleversement se sont inscrits lumineusement dans mon cœur, dans ma sensibilité et dans mon esprit. Donc, ce petit rien : "shit."

Alicia Bénétuly

jeune reporter à La Colline